

## SUJET N° 1 : PHILOSOPHIE

## La quête du bonheur suffit-elle à donner sens à l'existence humaine ?

Etant un être conscient, l'être humain ne se contente pas de « vivre » la vie d'un organisme soumis à des processus biologiques. Il cherche à se réaliser, à vraiment « exister », en faisant que sa vie, individuelle et collective, ait sens et valeur. L'une des réponses majeures à ce problème du sens met en avant la poursuite du bonheur : la déclaration d'indépendance américaine de 1776 consacre la « recherche du bonheur » comme un droit inné et inaliénable, et dès l'Antiquité la philosophie réfléchit sur les moyens d'atteindre un état qui ressemble au bonheur, fait de sagesse, de contentement et d'harmonie. Cependant, il n'est pas facile de définir le bonheur et il est peut-être plus difficile encore d'y parvenir. Peut-on alors fonder tout le sens de l'existence sur la recherche d'un bien partiellement ou totalement insaisissable ? Et peut-on privilégier la recherche du bonheur au point d'en faire une préoccupation exclusive ? L'homme se doit peut-être de poursuivre d'autres finalités même si cela ne le remplit pas de bonheur. Kant soutient ainsi que l'homme a plus vocation à se rendre digne du bonheur qu'à se rendre heureux... La question se pose donc : la quête du bonheur suffit-elle à donner sens à l'existence humaine ? Dans l'énoncé, « sens » peut désigner à la fois orientation, direction, et signification cohérente, contraire d'absurdité. L'analyse doit donc s'engager sur plusieurs axes : l'homme peut-il « diriger » ses actions en prenant uniquement pour norme cette finalité du bonheur ? Peut-il donner une signification cohérente à sa vie en se limitant à cette quête ? Il faut ici mesurer si une telle finalité peut orienter et remplir de façon consistante ou non, toute l'existence humaine, individuelle ou collective. On verra d'abord qu'à première vue le sens de l'existence dépend de la quête du bonheur. Puis on montrera que tout centrer sur cette fin pose des problèmes, ce qui conduira à chercher quels autres objectifs sont essentiels pour le sens de l'existence.

**I. La quête du bonheur semble être la clé de l'existence : cette visée paraît suffire à lui donner sens.**

**1) Caractérisation générale du bonheur comme état de plénitude et sentiment d'être comblé**, obtenu par la réalisation optimale des désirs les plus importants. En tant qu'aspiration essentielle et universelle, elle paraît suffisante pour donner sens à l'existence, en orientant naturellement nos actions vers ce qui procure du bien-être et ce qui permet d'éviter la douleur.

**2) Appui sur des philosophies de l'Antiquité, des courants de pensée « eudémonistes », qui placent le bonheur au centre de la méditation et à l'horizon de la vie.** Parmi les références-clés, on peut convoquer Epicure Dans la *Lettre à Ménécée*, la quête du bonheur est à la fois une réflexion théorique et éthique et une pratique quotidienne concrète en vue de « l'ataraxie », absence de trouble de l'âme et de souffrance du corps. Atteindre cet idéal d'équilibre ou cette sagesse suffit à donner sens à l'existence individuelle.

**3) La quête du bonheur peut également donner sens à l'existence collective des hommes.** Dans l'esprit des Lumières et selon le mot de Saint Just, le bonheur,

« idée neuve en Europe », concerne chaque société et l'humanité entière qui ne doit plus penser ses malheurs comme une fatalité. Le bonheur devient un droit fondamental et l'enjeu d'une politique bien conduite, capable d'initier des réformes économiques, sociales, juridiques..., indispensables pour améliorer la condition terrestre des hommes.

## II. S'en tenir à la quête du bonheur est en fait loin de garantir une existence dotée de sens et de valeur.

**1) Dans quel sens se diriger pour se rendre heureux ? L'idéal du bonheur ne suffit pas vraiment pour orienter l'existence, car la notion même de bonheur est indéterminée et fluctuante :** « malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce que véritablement il désire et veut » (Kant *Fondements de la métaphysique des mœurs*). La caractérisation générale posée au départ reste vague, ce n'est pas un « concept de la raison ». L'homme cherche à satisfaire ses désirs, mais est tiraillé en tous sens, souhaitant santé, richesses, amours... qui sont autant de désirs hétérogènes qui ne fixent pas une ligne de conduite claire.

**2) La poursuite du bonheur n'est-elle pas une quête vaine ? Si l'idéal du bonheur n'est qu'une chimère, placer ce but au centre de nos actions et de nos pensées risque de faire sombrer l'existence dans le non-sens.** L'argumentation, certes pessimiste, mais peut-être réaliste, de philosophes comme Freud ou Schopenhauer, met en doute la possibilité d'être heureux. Pour Freud, si le projet de l'homme est de se rendre heureux, il s'agit là d'une quête vouée à l'échec : c'est un « programme irréalisable », « il nous est beaucoup moins difficile de faire l'expérience du malheur » (*Malaise dans la civilisation*), les causes de souffrances étant nombreuses et impossibles à éradiquer. Schopenhauer insiste aussi sur le sort douloureux de l'homme qui va de déception en déception et qui oscille entre souffrance et ennui, à cause d'un « vouloir-vivre » qui l'entraîne dans des désirs jamais intégralement ni durablement comblés. Dans ce cas, s'obstiner à tenter d'atteindre un but inaccessible, rend l'existence absurde et incohérente au lieu de lui donner sens, signification cohérente.

**3) La présence de la raison en l'homme devient problématique voire incompréhensible si l'on réduit le sens de l'existence à la recherche du bonheur.** En rupture avec des philosophes anciens qui voient en la raison une faculté maîtresse pour se rendre heureux par la sagesse, Kant constate que « plus une raison cultivée s'occupe de poursuivre la jouissance de la vie et du bonheur, plus l'homme s'éloigne du vrai contentement. » (*Fondements de la métaphysique des mœurs, 1<sup>re</sup> section*). En effet, s'adonner à des tâches intellectuelles ne favorise pas la quiétude. Ceux qui raisonnent, se plongent dans des études théoriques, dans d'incessantes réflexions, réalisent tôt ou tard qu'« ils se sont imposés plus de peine qu'ils n'ont recueilli de bonheur », et peuvent envier ceux qui mènent une vie simple et suivent leurs penchants sans se questionner. Une telle vie, impulsive ou « inconsciente », procure un bien-être plus tranquille. Il faudrait alors, pour s'assurer d'être heureux, verser dans la « misologie » (« haine de la raison ») et délaisser l'activité de l'esprit, en menant une vie d'« imbécile heureux »... Kant refuse un tel obscurantisme, qui ravalerait l'homme au rang d'animal guidé par l'instinct. De l'incapacité de la raison à nous rendre heureux, Kant déduit plutôt qu'elle est en l'homme pour qu'il vise d'autres fins que le bonheur. Il serait absurde de construire le sens de l'existence sur la seule quête du bonheur puisque les facultés propres

à la nature humaine les éloignent de ce but : « la fin de leur existence est toute différente et beaucoup plus noble... c'est à cette fin, non au bonheur, que la raison est spécialement destinée. »

### **III. Le sens de l'existence humaine peut et doit être cherché dans la visée d'autres fins que le bonheur.**

**1) Sur le plan individuel, s'accomplir comme sujet moral est primordial pour le sens de l'existence humaine : la vraie destination de l'homme n'est pas le bonheur mais l'exercice d'une volonté morale.** C'est ce que précise Kant dans la suite du passage cité plus haut (*Fondements de la métaphysique des mœurs*) : « Puisqu'au bonheur un instinct naturel inné aurait plus sûrement conduit la volonté, puisque néanmoins la raison nous a été départie comme puissance pratique, c'est-à-dire comme puissance qui doit avoir de l'influence sur la volonté, il faut que sa vraie destination soit de produire une volonté bonne », c'est-à-dire morale. En privilégiant la moralité sur le bonheur, l'homme découvre selon Kant la liberté authentique, l'autonomie, capacité à s'autodéterminer, à régler la volonté sur les seuls impératifs de la raison (obéissance à la loi morale, à l'impératif catégorique), au lieu d'être dirigé par des penchants naturels, des inclinations égoïstes. Ce n'est pas qu'une question de sens, c'est aussi et surtout une question de valeur morale de notre conduite : s'en tenir à la visée du bonheur risquerait de faire sombrer dans l'immoralité. Promouvoir le bonheur comme but unique de l'existence est moralement suspect voire indéfendable, car cela revient à autoriser toute forme d'action, tout moyen même scélérat et criminel, au nom du droit de chacun à juger et à faire ce qui répond à ses intérêts personnels et à sa vision subjective du bonheur. L'homme doit régler ses actions en tenant compte d'autrui, donc la recherche du bonheur personnel doit se concilier avec le respect des devoirs envers autrui, qui sont aussi des devoirs envers soi-même. Kant pense même que le souci de la moralité est plus important que la quête du bonheur, car si une conduite morale ne garantit pas le bonheur, elle a cependant plus de valeur pour l'homme ; au moins, en agissant moralement, on ne se rend pas indigne du bonheur, on ne déçoit pas à ses propres yeux. L'exemple de Jean Valjean dans *Les Misérables*, pourrait éclairer ce point.

**2) Sur le plan collectif, le sens de l'existence repose également sur la capacité à se rendre digne du bonheur, plus que sur l'accès au bonheur.** Dans *l'Idée d'une Histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, Kant montre que les hommes sont spontanément tentés par le bonheur, le repos, la paix, la facilité, mais que la nature les pousse à la discorde, au travail, à bien des peines et des difficultés, pour mieux développer leurs aptitudes propres et les faire gagner en estime d'eux-mêmes plus qu'en bien-être. Dans la « troisième proposition », il retrace les lents progrès accomplis pour passer d'un stade rudimentaire à plus de confort, à des mœurs plus raffinées, des institutions plus civilisées. Et de cette laborieuse évolution de l'homme, il tire la leçon suivante : « il semble que la nature n'ait nullement tenu à ce qu'il vive agréablement mais, au contraire, à ce qu'il travaille à s'élever suffisamment pour se rendre digne du bonheur » ; « c'est comme si elle tenait davantage à ce qu'il parvînt à l'estime raisonnable de soi qu'au bien-être ». En forçant l'homme à tout tirer de lui-même, la nature lui assigne une autre finalité que le bien-être. Ce n'est donc pas la quête ni même l'approche du bonheur qui font le sens de l'histoire humaine, mais l'ensemble des efforts fournis au fil des générations, par lesquels l'homme se montre méritant et autonome, et grâce auxquels il parvient à une « estime raisonnable de

soi ». L'homme étant le seul être à se construire lui-même, la valeur de son existence réside par conséquent dans le « mérite » qu'il a à s'autoréaliser, et le sens de son existence ne se mesure pas à la quantité de bien-être mais à la qualité des efforts accomplis pour l'atteindre. Dans cette œuvre qui porte sur le sens de l'histoire humaine, Kant précise que la finalité essentielle, sur quoi doivent porter les efforts des hommes et des Etats, est la construction d'une « société des nations », l'instauration d'un cadre juridique international qui fasse primer le droit sur la force, ce qui est conforme à la raison. De telles exigences sont d'une tout autre nature que la quête du bonheur personnel, puisqu'elles mettent en jeu une pensée élargie à une échelle « cosmopolitique ».

## SUJET N° 2 : LETTRES

**Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, Livre I, 1616.**

Après avoir résumé et analysé ce texte, vous exposerez votre réflexion sur l'importance du thème de l'engagement en littérature.

### ATTENDUS DE CORRECTION

Nous avons choisi de proposer comme thème « littérature et engagement » invitant ainsi le candidat à développer une réflexion sur la relation entre l'auteur et son époque dans le témoignage ou la contribution que cet auteur apporte aux débats et combats.

Pour traiter ce sujet, le candidat pourra prendre appui à la fois :

- sur ses études littéraires ;
- sur ses lectures personnelles.

Nous présentons ici des éléments qui ne constituent pas un « corrigé type ». Ils proposent des axes de réflexion pour le traitement du sujet choisi.

Le devoir devra être construit en respectant les normes scolaires et universitaires. Les temps successifs devront notamment être respectés (parties structurées et liées entre elles par un raisonnement, introduction et conclusion).

La pertinence et la variété des références aux auteurs et aux œuvres seront appréciées.

La qualité de l'expression écrite sera prise en compte : précision du vocabulaire, correction orthographique et grammaticale, clarté de la syntaxe.

#### **Qu'est-ce que l'engagement ?**

Préalablement, le candidat devra proposer une définition, personnelle ou en référence à ses connaissances, de l'engagement. Cette définition pourra faire apparaître que s'engager consiste, notamment, à :

- prendre parti dans des débats ;
- par des discours ;
- par des actes.

#### **Pourquoi un écrivain s'engage-t-il ?**

Par l'engagement, un écrivain décide résolument de prendre part, et d'apporter

sa part, à un débat ou à un combat. Dans un débat d'idées ou par un combat pour une cause, il s'inscrit alors dans son époque, ses ombres et ses lumières, ses drames et ses espoirs. Il en appelle à la conscience collective, à la raison des hommes et des « puissants », en dénonçant souffrances ou injustices. Il s'appuie sur l'audience que rencontre son œuvre, littéraire, picturale ou musicale. Parfois même, il sort du domaine artistique pour entrer, comme le fit par exemple Victor Hugo, dans le combat politique comme citoyen, brigand alors un mandat avec la volonté de représenter le peuple.

En somme, comme tout homme engagé, l'écrivain tente d'impulser un mouvement dans l'espoir d'y voir adhérer ses contemporains, de contribuer à changer le monde, ou tout au moins à le rendre meilleur. Que ce soit en défendant la victime d'une injustice, individu ou peuple, en dénonçant l'arbitraire ou l'oppression, les valeurs de référence s'affirment universelles : la liberté de penser et d'agir, le respect et la tolérance.

### **L'apport de la littérature à l'engagement**

Même si nous nous limitons ici au domaine de la littérature, dont plus particulièrement la poésie, les constats sont valables pour toute personne de notoriété et de talent, mettant ses qualités et sa légitimité au service d'une cause qu'il défend, non comme artiste, mais comme homme. L'œuvre littéraire donne alors aux idées défendues de la force et la notoriété de la portée.

La question se pose de savoir si la littérature engagée peut être réduite à une littérature militante. Que l'on soit dans le témoignage, dans l'appel à la mobilisation pour soutenir ou combattre, l'artiste vise à toucher les consciences et à provoquer un mouvement autrement que par une approche didactique.

L'analyse du texte proposé en sujet devra permettre de cerner la contribution de l'émotion.

Alors que l'on accuse facilement l'artiste en général, et le poète ici en particulier, de vivre dans une « tour d'ivoire », de s'éloigner du monde, les auteurs proposés à l'étude, et ceux que le candidat choisira de prendre en référence, témoignent de la volonté, et du courage, de descendre du Parnasse pour entrer dans l'arène. Ainsi, selon Hugo, l'engagement devient « l'honneur des poètes ».

### **Le traitement du sujet**

*Les Tragiques* parurent en 1616, longtemps après les événements qui ont inspiré cette œuvre : les guerres de religion au xv<sup>e</sup> siècle. Dans cette guerre, religieuse et civile, Agrippa d'Aubigné s'engagea auprès des protestants.

Le candidat devra dans un premier temps, comme l'y invite le libellé, procéder à l'analyse du texte proposé.

Son commentaire, prolongeant cette analyse du texte, devra montrer comment le talent de l'auteur confère de la force et une portée à la cause qu'il défend et, au-delà, aux idées qu'il pose en idéal.

Le candidat décrira avec précision l'époque dans laquelle se situent le texte et son auteur : les guerres de religion en France au xv<sup>e</sup> siècle. Il pourra ainsi témoigner de connaissances sur l'histoire et souligner les interactions entre la littérature et son temps : événements politiques et économiques, nationaux et internationaux par exemple. Il appuiera sa démonstration en élargissant à d'autres auteurs et d'autres époques.

Pour le traitement du sujet, la variété des auteurs et de leurs époques sera appréciée.

Le candidat pourra rechercher dans ses acquis des références. Nous citerons ainsi, parmi de nombreuses sources possibles :

- Ronsard et les guerres de religion.
- Régnier et les guerres de religion.
- Agrippa d'Aubigné et les guerres de religion.
- Les philosophes du siècle des lumières.
- Chénier et la révolution française.
- Victor Hugo et l'engagement dans la vie politique.
- Lamartine et l'engagement dans la vie politique.
- Péguy et le nationalisme.
- Aragon et la résistance.
- Eluard et la résistance.
- (...)

## SUJET N° 3 : SCIENCES HUMAINES

### La bureaucratie peut-elle être pensée comme un paradigme de la modernité ?

Dans *Les conséquences de la modernité*, Anthony Giddens souligne la lucidité de Max Weber lorsqu'il s'agissait de parler de la modernité en affirmant que : « la modernité c'est un monde paradoxal, où le développement de l'une, bureaucratie et de la rationalité laminent la créativité et l'autonomie individuelle, et cela serait le prix de progrès matériel » (Giddens 1994, p. 17). Pour Weber, la modernité se caractérise par des processus de rationalisation mais aussi de dépersonnalisation des relations sociales, qui risquent de faire connaître à l'humanité « une perte de sens et de liberté ». Traiter la question de savoir si la bureaucratie peut être pensée comme un paradigme de la modernité suppose donc de rappeler les caractéristiques de la modernité mais aussi d'esquisser les ambivalences de la modernité, dont la bureaucratie peut également être prototypique. Le sujet pouvait être traité sous une triple perspective avec, en premier lieu, le développement de remarques, à caractère plus historique, afin d'évoquer en quoi la modernisation des sociétés a pu s'appuyer sur le développement de la bureaucratie (I), en quoi elle peut être considérée comme le paradigme de la modernité politique et économique (II), et en quoi elle peut aussi définir un lieu privilégié d'observation des ambivalences de la modernité (III).

#### I. La bureaucratie et l'avènement de la modernité

La bureaucratie doit être saisie dans **son contraste avec les structures patriarcales** et, sur des points essentiels, avec l'administration patrimoniale. Elle représente un autre mode d'exercice de la domination dans la quotidienneté. C'est la comparaison avec des moyens pré-modernes, ou en tous cas, non proprement modernes d'administration, qui est censée, donner tout son sens et toute sa portée à l'analyse. En mobilisant l'histoire universelle, Weber étaye ses distinctions sur des illustrations empruntées à des sociétés à des temps et à des lieux très divers.

#### 1. Le déploiement contrarié dans les sociétés traditionnelles

Weber évoque l'évolution des bureaucraties. Il rappelle « la rationalisation opérée par la technique des juristes romains, constitués en couches de notables, et ce fut

enfin le résultat de la bureaucratie de l'Empire romain d'Orient (*Confucianisme et taoïsme*, 2000, p. 215). Et à propos du « corps des lettrés » en Chine confucéenne : « Dans le domaine de l'éducation des grands mandarins, l'apprentissage du calcul n'a fait que régresser au cours de l'histoire pour finir par disparaître totalement... Depuis l'unité de l'empire et l'affaiblissement de la tendance à la rationalisation de l'administration publique, le mandarin était un grand lettré et non un homme qui s'occupait de la *skholê* du calcul » (*Confucianisme et taoïsme*, p. 185). La bureaucratie s'explique par le développement formel du droit séculier.

## 2. L'avènement de la bureaucratie dans les sociétés modernes

Connaître les origines du monde moderne, comprendre pourquoi seul l'Occident a vu se développer, avec la montée en puissance de la société et de l'État bureaucratique modernes, des tendances à la rationalisation du monde, telles sont les interrogations majeures de l'analyse sociologique, pour Max Weber comme pour Eisenstadt<sup>1</sup>. L'étude de la bureaucratie trouve ainsi place dans la réflexion sur la modernité qu'a entendu au premier chef conduire Weber. Elle contribue à son niveau propre à clarifier « les traits distinctifs du rationalisme occidental ». Et ce d'autant plus que la bureaucratie transcende les frontières du public et du privé puisqu'elle est présente à la fois dans les institutions politiques et dans l'organisation économique moderne, de plus en plus intégrée à l'entreprise capitaliste. Il importerait de confronter ici les régimes démocratiques et les régimes totalitaires qui reposent également sur la bureaucratisation de la vie sociale.

## II. La bureaucratie, une caractéristique de la modernité

Manifestation de la rationalisation, c'est-à-dire de l'emprise croissante d'une rationalité formelle, fondée sur l'application méthodique de règles et de procédures, qui permet *calculabilité* et *prévisibilité* (*Berechenbarkeit*), la bureaucratie apparaît comme l'une des formes emblématiques du rationalisme occidental (Max Weber, *Économie et société*, p. 229). La bureaucratie investit toutes les sphères, politique et économique, religieuse et militaire (1), mais également la sphère de l'intimité en façonnant un type d'*ethos*, propre à la modernité : « *l'homme de bureau* » (2).

### 1. La bureaucratie au cœur des États modernes et de l'économie capitaliste

La perspective adoptée par Weber impose de ne pas séparer l'administration de celle de la domination : un mode d'administration quel qu'il soit doit être abordé à partir du type de domination auquel il est intrinsèquement lié : « Toute domination se manifeste et fonctionne comme administration. Toute administration (de son côté) a besoin d'une forme quelconque de domination » (Chazel, 2000, p. 180). La prépondérance de l'action en finalité et la rationalisation formelle des activités renvoient à l'essor d'un nouveau type d'organisation que Max Weber nomme *bureaucratie*. La bureaucratie matérialise, sous la forme d'une organisation, le type d'autorité à caractère rationnel-légal. Cette forme d'organisation repose sur des règles abstraites, écrites, impersonnelles. Les hommes qui exercent l'autorité sont choisis selon leurs compétences. Ils appartiennent à une hiérarchie fonctionnelle où les contrôles et les voies de recours sont clairement déterminés.

### 2. L'avènement d'un type d'homme : « l'homme de bureau » (*der Beamte*)

Le terme de *Beamte* ne doit pas être systématiquement traduit par fonctionnaire, alors qu'il désigne, plus largement, le bureaucrate, l'homme de bureau que l'on

1. Shmuel N. Eisenstadt, *Approche comparative de la civilisation européenne* [1987], traduit de l'anglais par Gilles Robel, PUF, « Sociologies », 1994, p. 59.

peut trouver, selon Weber, hors de l'administration, dans les entreprises, les partis politiques et les syndicats par exemple. Weber a ainsi étudié avec minutie le processus de bureaucratisation, tant de la sphère politique que de la sphère économique caractérisée par le développement du capitalisme moderne. Pour Weber, il y a donc des « bureaucrates au sein du secteur privé ». L'avènement de systèmes bureaucratiques diagnostiqué par Max Weber a donné lieu à de nombreux travaux depuis ceux de son frère, Alfred Weber, sur « l'homme de bureau », qui ont influencé Kafka<sup>2</sup>. L'essai d'Alfred Weber faisait suite à un débat sur le problème de la bureaucratisation qui s'était déroulé l'année précédente, à Vienne, dans le cadre du *Verein für Sozialpolitik*, et auquel avaient participé les frères Weber. Dans cet essai, Alfred Weber reprenait le thème, déjà développé par son frère Max dans plusieurs de ses écrits, sur la bureaucratie comme corollaire de la rationalisation, destin inéluctable de l'Occident. Alfred Weber décrivait une véritable « métamorphose bureaucratique » (*bürocratische Verwandlung*)<sup>3</sup> ainsi que la condition des fonctionnaires comme celle d'une couche sociale « dérobée de son âme » (*Entseelung*), les fonctionnaires devenant les esclaves d'une machine bureaucratique tentaculaire, de plus en plus vaste et envahissante, qui exige le sacrifice de leur propre existence au nom de l'impératif sacré du travail<sup>4</sup>.

### III. La bureaucratie et les ambivalences de la modernité

Weber était trop sensible au « paradoxe des conséquences » pour n'avoir pas pu discerner les ambivalences de la modernité comme en témoigne son analyse de la bureaucratie. Weber avait mis en évidence des aspects cruciaux de la modernité en soulignant les ambivalences qu'elle entretient à l'égard de la démocratisation de la vie politique : elle la favorise par son horreur du privilège, mais elle la compromet aussi par son goût du secret et sa tendance à privilégier l'aspect technique des problèmes, ressortissant à la seule expertise. Simmel avait diagnostiqué les ambivalences de l'argent, à la fois émancipateur et corrupteur. Weber souligne pour sa part celles de la bureaucratie qui peut être décrite comme vecteur de rationalisation des sociétés modernes, mais également comme facteur d'asservissement de l'homme moderne. L'asservissement sans issue à la bureaucratie est, entre autres, diagnostiqué par Weber et par Adorno.

#### 1. La « dictature des bureaucrates »

Weber avait envisagé l'asservissement de la démocratie par le capitalisme et la bureaucratie. Dans ses *Écrits politiques*, il dénonce même ce qu'il appelle « la dictature des bureaucrates » et les tendances à l'usurpation du pouvoir par la bureaucratie. La fécondité de l'héritage wébérien est sans doute plus perceptible encore dans les réflexions qui ont pensé la bureaucratie dans ses pouvoirs d'emprise sur la vie sociale. Une telle filiation trouve, on l'a évoqué, toute une série de contributions, depuis les travaux de son frère, Alfred Weber qui ont inspiré Kafka, jusqu'aux analyses des penseurs de la constellation de l'École de Francfort. Ce thème est ainsi en germe dans *Dialektik der Aufklärung* par Horkheimer et Adorno qui ont

2. Alfred Weber, « Der Beamte » (L'homme de bureau), *Die Neue Rundschau*, 21, 1910, p. 1321-1339.

3. Kafka intitula ainsi une de ses nouvelles : *Die Verwandlung* (*La métamorphose*). L'affinité étonnante, y compris lexicale, entre l'article d'Alfred Weber et la nouvelle de Kafka, qui fut aussi son élève, est relevée par Enzo Traverso, dans *L'histoire déchirée*, Editions du Cerf, « Passages », 1997, p. 55.

4. Alfred Weber, « Der Beamte » (L'homme de bureau), *Die Neue Rundschau*, 21, 1910, p. 1321-1339 (p. 1335). Voir également Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905), Plon, Pocket-Agora, 1990, p. 136-142, cité par Enzo Traverso, *L'histoire déchirée*, Editions du Cerf, « Passages », 1997, p. 54.

dépeint Ulysse comme figure emblématique de la rationalité instrumentale<sup>5</sup>, mais aussi thématisé, plus encore que ne l'aurait imaginé Weber, le renversement dialectique de la raison abstraite et technique en irrationalité sociale<sup>6</sup>. Contre l'optimisme du progrès, le *Fortschrittoptimismus*, l'accent est mis sur les nouvelles formes d'esclavage rationnel issues de la domination bureaucratique, la vie moderne dans un « habitacle (*Gehäuse*) dur comme de l'acier », comme l'eût dit Weber.

## 2. L'asservissement à la bureaucratie

Les *Minima moralia* que Adorno écrivit entre 1944 et 1947 ne sont pas sans parentés avec le constat webérien de l'avènement de « spécialistes sans esprit, jouisseurs sans cœur »<sup>7</sup> qui lui-même sonnait comme un écho de celui, plus nietzschéen, de l'avènement des « derniers hommes. La bureaucratization du social comme forme de politisation de la société a également été thématisée par Horkheimer, puis par Marcuse qui perçoit la rationalité en finalité comme le type même de la bureaucratie comme une forme de domination. Franz Neumann a systématisé cette réflexion dans son *Béhémoth*<sup>8</sup>. Habermas l'a reprise avec l'idée de « colonisation des mondes vécus par le système »<sup>9</sup>, que Niklas Luhmann a radicalisée par sa conception auto-poïétique d'un système totalisant<sup>10</sup>. Le désenchantement et la déshumanisation qui en résultent se retrouvent également dans la « réification comme oubli de la reconnaissance » (Honneth)<sup>11</sup>.

5. Max Horkheimer & Theodor W. Adorno, « Odysseus oder Mythos und Aufklärung », in *Dialektik der Aufklärung. Philosophische Fragmente* (1944) [*Dialectique des Lumières. Fragments philosophiques*, traduit en français par *Dialectique de la raison*], Fischer Taschenbuch Verlag, 2008, pp. 50-87. La figure d'Ulysse a été également explorée par Jon Elster pour comprendre notre irrationalité en conservant l'hypothèse de la rationalité : voir Jon Elster, *Ulysses and the Sirens*, Cambridge University Press, 1979, ainsi que, du même auteur, *Ulysses Unbound*, Cambridge University Press, 2000.

6. Max Horkheimer & Theodor W. Adorno, *Dialektik der Aufklärung. Philosophische Fragmente* (1944), Fischer Taschenbuch Verlag, 2008. Traduit en français par *Dialectique de la raison*, alors que *Dialectique des Lumières* eût été sans doute plus proche et plus juste.

7. « Fachmenschen ohne Geist, Genußmenschen ohne Herz : dies Nichts bildet sich ein, eine nie vorher erreichte Stufe des Menschentums ertiegen zu haben ». Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme suivi d'autres essais*, édité, traduit et présenté par Jean-Pierre Grossein, Gallimard, « Tel », 2004, p. 252.

8. Franz Neumann, *Béhémoth. Structure et pratique du national-socialisme (1933-1944)*, traduit de l'anglais par Gilles Dauvé avec la collaboration de Jean-Louis Boireau, Éditions Payot, « Critique de la politique », 1987.

9. Laurent Fleury, « Habermas et la chute du Mur de Berlin : la « révolution de rattrapage » et l'aliénation de la démocratie », *Tumultes*, n° 32-33 : « Au cœur de l'Europe quand un monde s'est écroulé. En guise d'anniversaire », sous la direction de Sonia Dayan-Herzbrun, Nicole Gabriel, Valérie Löwit, Éditions Kimé, nov. 2009, pp. 79-141.

10. Niklas Luhmann, *Soziale Systeme. Grundriss einer allgemeinen Theorie* [*Systèmes sociaux. Grandes lignes d'une théorie générale*], Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1984.

11. Axel Honneth, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, traduit de l'allemand par Stéphane Haber, Gallimard, 2007, pp. 71-88.